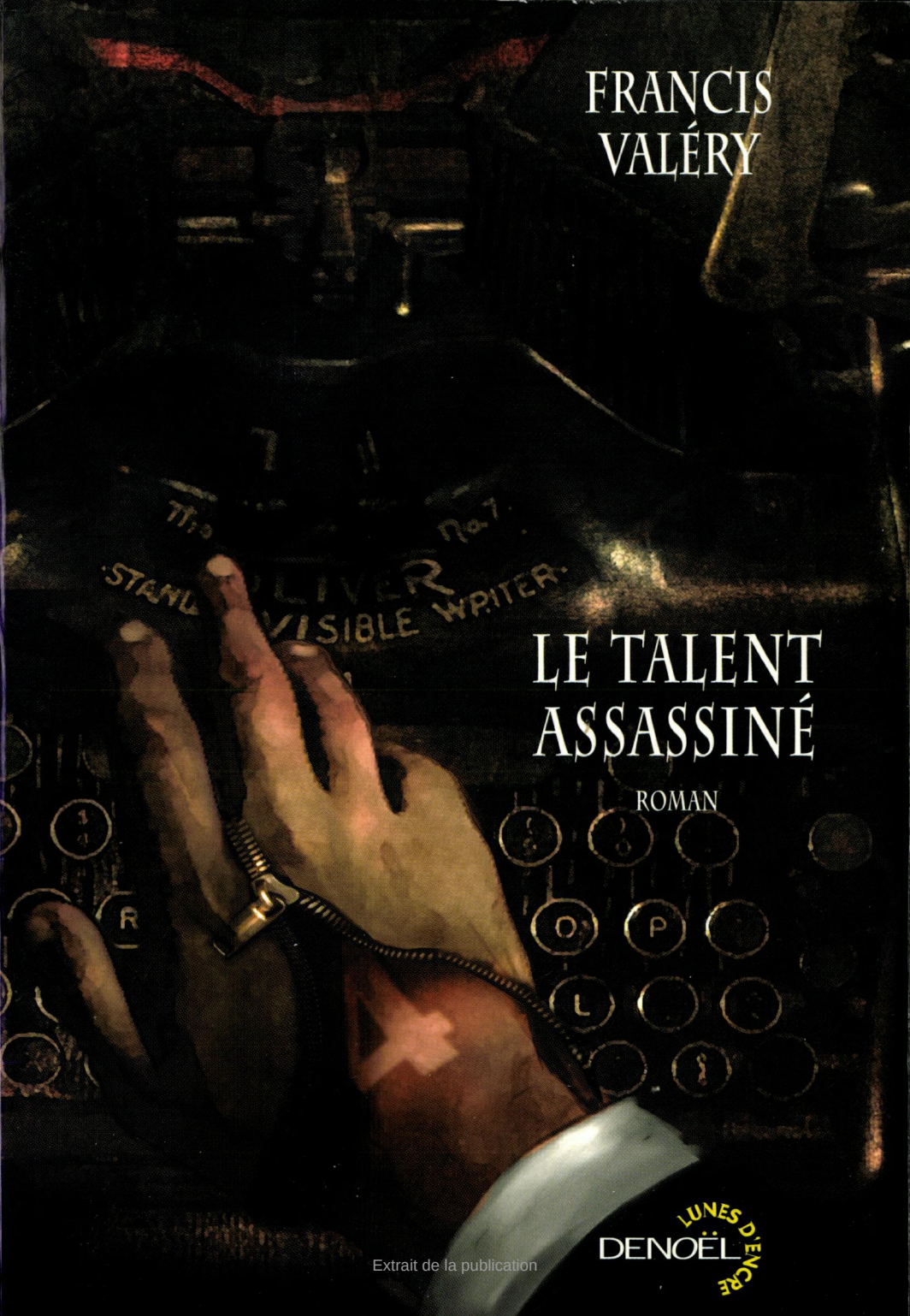

FRANCIS VALÉRY

LE TALENT ASSASSINÉ

ROMAN

LUNES D'ENCRE
DENOËL

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Il m'arrive de rêver que je rêve.

Ce rêve, je l'ai fait mille fois. Je le connais mieux que si j'en étais l'auteur. C'est une brûlure. À cet instant: lorsque l'âme de l'Indien mort, soudain, se précipite sur James, l'enrobe, l'englobe. Ça le pénètre par tous les pores de sa peau. C'est un cri que l'on étouffe. C'est un cri qui me réveille, le front couvert de sueur, le dos et les mains moites. Le lit est un massacre. Le drap est roulé en boule, les couvertures arrachées et jetées sur le sol. Je suis moi. Je suis James dans mon rêve. Je suis l'âme de cet Indien mort qui est la terreur de James.

Qui suis-je?

Extrait de la publication

LE TALENT ASSASSINÉ

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

ÉDITIONS DENOËL

Collection Folio-SF
Passeport pour les étoiles

Présence du Futur
La Cité entre les mondes
(prix Julia Verlanger de la Fondation de France)

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

Littérature contemporaine
Les Voyageurs sans mémoire, Encrage, 1997
L'Erreur de France, Klaatu, 1997, Éditions de l'Agly, 2002
Les Sources du Nil, Éditions de l'Agly, 2000

Littérature Jeunesse
Faiseurs d'Univers, Gallimard, 1984
L'Arche des rêveurs, Aurore/Glénat, 1991
Les Messagers de Saumwatu, DLM Poche, 1996
La Mémoire du Monde, DLM Poche, 1997
Les Portes du Temps, Magnard, 1998
Julien et le tamagotchi, Magnard, 1998
Julien et la télézapette, Magnard, 1999
Le Mystère du Caucase, Magnard, 1999
Le Mystère du Manoir Millard, Le Cadran Bleu, 2000
Julien et l'Envers-Monde, Magnard, 2001
Le Mystère Rosenberg, Le Cadran Bleu, 2001
Julien et les visiteurs d'Halloween, Magnard, 2002
Le Pays sous l'horizon, Le Cadran Bleu, 2002

Extrait de la publication

FRANCIS
VALÉRY

LE TALENT ASSASSINÉ

ROMAN

Extrait de la publication

Collection LUNES D'ENCRE
Sous la direction de Gilles Dumay

L'ÉCRITURE DE CET OUVRAGE
A ÉTÉ RENDUE POSSIBLE GRÂCE À UNE BOURSE
DU CENTRE NATIONAL DU LIVRE

En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.

© 2002, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN : 2-207-251878-0
B 25178-1

Extrait de la publication

Il m'arrive de rêver que je rêve.

C'est une route étroite et poussiéreuse, une bande de bitume posée sur le sable qui s'étire en direction d'Albuquerque. De part et d'autre, il y a le désert, infini, avec le soleil au-dessus, énorme. La lumière aveuglante se reflète sur le sable surchauffé : un flou animé d'ondulations fluctuantes dissimule l'horizon d'où émergent des bandes de mercure. Ça suinte le chaud. À chaque inspiration, on se consume de l'intérieur. Je voudrais qu'elle s'arrête, cette brûlure. Mon nom est James. J'ai quatre ans. Je suis assis à l'arrière de la vieille Ford familiale. Il y a trois jours, ma mère m'a dit que la famille allait bientôt déménager. Encore ! Nous allons quitter Albuquerque où nous nous sommes installés quand mon père est revenu de la guerre contre les faces de citron – comme il dit, mon père, ce héros. Officier à bord d'un porte-avions de l'US Navy, dans la flotte du Pacifique. Oui : un héros, à ce qu'il paraît. Jamais là, en tout cas. Albuquerque, on y sera resté moins d'un an. Comment est-ce qu'on peut se faire des amis, hein ? Quand on déménage sans arrêt. J'en ai marre de cette vie qui m'est imposée. Et puis Clara a dit autre chose : « Bientôt, tu ne seras plus seul. Ça te fait plaisir, n'est-ce pas, mon chéri ? Si c'est une fille, on l'appellera Anne. Et Andy, si c'est un garçon. Plus jamais seul. Tu préférerais un petit frère ou une petite sœur, mon chéri ? » Je me suis

Extrait de la publication

retenu de hausser les épaules, pour ne pas lui faire de chagrin. Si elle savait comme je m'en moque. Un frère ou une sœur, quelle différence ? Ça ne m'intéresse pas. J'en ai marre de reconstruire ma vie sans cesse. D'aller d'un endroit à l'autre – d'un décor à l'autre – d'un corps à l'autre. Comment elle a dit, déjà ? Ah oui : Los Altos. Il y fera sûrement aussi chaud. Je n'ai connu que ça, la chaleur. Je suis né à Melbourne, en Floride, près de Cap Canaveral et de l'Indian River. J'ai grandi à Clearwater, chez mes grands-parents (je les déteste, ceux-là !) parce que leur fils était à la guerre. Et puis Albuquerque pour finir : pire que tout. Surtout la banlieue : un alignement de maisons toutes pareilles, au milieu du néant, avec des serpents à sonnette comme voisins et le sable pour unique terrain de jeu, d'un bord à l'autre de l'horizon. Ce jour-là, la famille est en virée dominicale. Mon père est au volant, accoudé à la fenêtre abaissée. De grosses gouttes glissent lentement sur sa nuque rasée. Ma mère est tassée à l'autre extrémité de la banquette, un foulard sur les cheveux, à cause des courants d'air. La radio est allumée. Ça bourdonne vaguement. J'entends tous les mots, je comprends toutes les phrases. En dépit de mon âge. Je veux dire : de l'âge de James. C'est ainsi dans les rêves : ce va-et-vient permanent entre l'acteur (le support ? le médium ?) que le rêveur sait être, et ce qu'il est, avec sa distance, sa connaissance qui va bien au-delà des mots et des lieux du rêve. « C'est un gosse un peu étrange, perdu dans ses rêves… mais il est d'une intelligence hors du commun – même si personne ne s'en est encore rendu compte », a dit un jour l'institutrice. C'est aussi pour ça que je m'ennuie. Que je me sens toujours aussi seul. Alors, j'écoute la radio. C'est bizarre ce qu'on y raconte : la nuit dernière, pendant l'orage, une soucoupe volante s'est écrasée dans un ranch près de Roswell. L'armée est en train de ramasser les débris. Le speaker a parlé de cadavres de petits hommes gris avec des grosses têtes chauves et des yeux noirs et ronds comme des boules de loto. Elle ne dit pas exactement ça, la radio, mais James/je le sait/sais car il/je les a/ai déjà vus. Dans ses/mes rêves – dans

Extrait de la publication

les rêves de cet enfant qui visite mes propres rêves depuis toujours. Ce petit James Morrison que je m'imagine être, certaines nuits. Que je sais ne jamais avoir été. C'est un petit Américain âgé de quatre ans. Il vit au Nouveau-Mexique. Il est fils unique et s'ennuie. Il rêve, lui aussi. Comme moi. Il est moi – je suis lui. J'ai mis longtemps à l'identifier. Il a fallu que Sylvie tombe sur cet article dans NovArt, *un jour où nous étions de passage à Bruxelles, où le rêve – notre rêve – était rapporté en détail, par l'autre, le chanteur qui est mort. C'était il y a si longtemps. Le jour est loin de se lever. Je n'ai pas une conscience immédiate de l'endroit où je me trouve. Ni de ce qui m'a soudain réveillé. Je tends un bras, constate que je suis seul. Dans un hôtel, sans doute. Où ? Qu'importe. Je referme les yeux et replonge aussitôt dans le rêve. À cet instant, la voiture ralentit. Mon père s'exclame : « Qu'est-ce qui se passe encore ! » Je me redresse, m'appuie des avant-bras sur le haut du siège de ma mère. La voiture ralentit encore. Ma mère a tourné la tête et je l'imite. Là, au carrefour, un pick-up est renversé. Il est tout déformé sur le côté. Le plateau est tordu et une des portières a été arrachée. Un des adjoints du shérif fait signe de nous arrêter – il s'avance vers nous, passe devant le capot de la voiture. Mon père a baissé la vitre. L'homme s'approche. Il salue mon père et échange avec lui quelques mots que je n'entends pas, mon attention est tout entière captée par le spectacle à l'extérieur. La radio s'est tue. Près du pick-up renversé, un homme est étendu sur le dos. Un Indien. Il a de longs cheveux noirs, avec des reflets bleutés comme le plumage d'un corbeau. Il est vêtu d'un jean et d'une chemise à gros carreaux rouges et bleus, déchirée sur sa poitrine et marquée d'une large tache de sang. Deux autres Indiens se tiennent accroupis près de celui qui est mort – ils psalmodient une prière, en s'accompagnant d'un balancement du buste. C'est à ce moment-là que ça se modifie : je continue d'être le petit James, assis sur la banquette arrière d'une vieille Ford déglinguée, qui écarquille ses yeux ronds et incrédules, observe cet Indien mort étendu sur le sol, sa chemise*

Extrait de la publication

déchirée, la tache de sang... mais une partie de ma conscience s'est éveillée; je suis James et celui qui rêve être James, à parts égales; je suis le rêve et la conscience du rêve. C'est à ce moment-là aussi que ça arrive : une impression de flou qui auréole le corps de l'Indien mort, un effet de brume qui, lentement, s'étire, s'extrait, se détache du corps de l'Indien mort et flotte un instant en hésitant. Ça esquisse une silhouette qui se décale, se déplace et s'approche; c'est l'âme de l'Indien mort qui m'aperçoit, me reconnaît, s'avance vers moi. La partie de moi qui est James voudrait crier, s'échapper de l'arrière de la vieille voiture – l'âme de l'Indien mort se tient maintenant tout près de moi, de l'autre côté de la vitre que j'ai relevée en hâte, en vain; la partie de moi qui sait que James n'est qu'un rêve attend et observe. Ce rêve, je l'ai fait mille fois. Je le connais mieux que si j'en étais l'auteur. C'est une brûlure. À cet instant : lorsque l'âme de l'Indien mort, soudain, se précipite sur James, l'enrobe, l'englobe. Ça le pénètre par tous les pores de sa peau. C'est un cri que l'on étouffe. C'est un cri qui me réveille, le front couvert de sueur, le dos et les mains moites. Le lit est un massacre. Le drap est roulé en boule, les couvertures arrachées et jetées sur le sol. Je suis moi. Je suis James dans mon rêve. Je suis l'âme de cet Indien mort qui est la terreur de James.

Qui suis-je?

ACTE I

Autobiographie : Paris

1

Je me suis levé. J'ai traversé le salon et tiré l'épais rideau qui masque la baie vitrée.

Nathalie ne ferme plus les volets depuis la fois où ils sont restés coincés et qu'il a fallu appeler l'agence – et attendre une semaine qu'ils daignent envoyer quelqu'un pour vaguement les bricoler.

J'ai vu la fille à ce moment-là.

Elle pousse un vélo en le tenant par le guidon – un panier en osier tressé est fixé avec un tendeur sur le porte-bagages, derrière la selle. Des queues de poireaux dépassent d'un amoncellement de sacs en papier brun recyclé. La fille revient sûrement du marché bio.

J'y ai accompagné Nathalie deux ou trois fois.

Elle y fait toutes ses courses.

J'ai pensé à Sarah Vandoren quand la jolie cycliste a tourné la tête : l'ovale de son visage, ses yeux verts.

Il y a presque toujours chez une femme quelque chose qui vous en rappelle une autre. Même si l'une est une inconnue qui passe, et l'autre le personnage du roman que vous êtes en train d'écrire. Sans doute parce qu'un écrivain part toujours du réel. L'inhabituel, ici, tient au fait qu'il m'a semblé, un

Extrait de la publication

bref instant, que mon héroïne s'était incarnée dans cette inconnue qui, déjà, s'éloigne.

J'ai aperçu le type en rollers qui arrivait en sens inverse. Gonflé du biceps, casquette au logo de l'équipe de football de San Francisco vissée au sommet de son crâne rasé. T-shirt blanc et jean bas du cul. Il porte des protections aux coudes et aux genoux, en plus d'une solide paire de gants. Il a des lunettes insectoïdes avec des branches ultracourtes, à la mode. Genre clone de Bruce Willis. Une enveloppe épaisse est glissée sous son bras. La fille et lui se croisent – sans se prêter la moindre attention. Lui ne me rappelle aucun de mes personnages. Cela étant, et peut-être précisément pour cette raison-là, je note sa silhouette et son accoutrement dans un coin de ma mémoire.

Je me suis retourné et ai jeté un œil sur le mini-cube en plastique translucide.

Il est posé sur la moquette, à côté du clic-clac de chez Ikéa que j'ai eu la flemme de déplier, hier soir. Il marque un peu plus de dix heures. Cette saloperie n'a pas sonné – ou alors je ne l'ai pas entendu. C'est possible. Depuis quelque temps, j'ai le sommeil lourd et je suis tout le temps fatigué – je mets ça sur le compte des bêtabloquants : je finirai par retrouver la pêche, une fois que mon organisme se sera habitué à fonctionner à ce nouveau rythme.

Je me suis assis sur le rebord du matelas pour entamer le décompte de mes orteils.

F. Paul Dostert, qui a exploré plus que quiconque l'envers du monde, sera certainement d'accord avec moi pour voir dans ce rituel un excellent baromètre permettant d'apprécier le degré d'étrangeté de l'univers. Certains matins, j'avoue qu'il me manque un ou deux orteils. Parfois, au contraire, j'en découvre de surnuméraires. Comme si j'étais

un extraterrestre. Dans un cas comme dans l'autre, le mieux à faire, alors, est de retourner sous la couette et d'y attendre que la « pression du bizarre » (l'expression est de Dostert, donc de moi) s'amenuise. Mais cela fait longtemps que je ne me suis pas mis minable à ce point – avec l'âge, je deviens raisonnable même sur la boisson. Mon rituel est devenu simple routine.

Je me suis mis à tortiller de la tête, histoire de réveiller en douceur mes vertèbres cervicales.

La porte de la chambre de Nathalie, au bout du couloir, est ouverte. Ce qui signifie qu'elle n'est pas rentrée de la nuit – ou qu'elle est déjà repartie. Dostert, je ne crois pas l'avoir précisé, est, avec Sarah Vandoren, l'autre personnage principal du roman que je suis en train d'écrire. Plus juif que juif et luxembourgeois d'origine (voilà qui pose un personnage !), c'est l'ex-petit ami de Sarah. Ça l'ennuie, parce qu'il l'aime encore. Enfin, il le croit. Nous en reparlerons.

J'ai commencé à compter.

Au troisième orteil, je me souviens de m'être levé, d'être allé aux toilettes, d'être retourné m'étendre sur le clic-clac, pour cinq petites minutes de sursis... qui se sont transformées en deux heures, sans prévenir. J'ai pas mal de sommeil en retard, ce qui explique à défaut d'excuser. En tout cas, cela innocente, du moins pour cette fois, le radioréveil de pacotille acheté à un Black, gare Montparnasse. Arrivé au dixième et dernier orteil, il faut bien l'admettre : tout est normal.

J'ai filé dans la cuisine pour mettre la cafetière en route et faire griller des tranches de pain de mie congelé.

Le placard aux confitures est un rêve d'Ali Baba. Gilles Dumay m'attend chez Denoël pour midi et demi. Ce qui me laisse le temps de tester les nouvelles confitures de Nathalie

Extrait de la publication

– en particulier le mélange kiwi-framboise-banane. Gilles m'emmènera sans doute dans un japonais. Autant ne pas trop forcer sur le petit déjeuner. Et puis je compte passer à la FNAC de la rue de Rennes. C'est un autre de mes rituels – et un autre de mes baromètres : je ne connais pas de meilleur indicateur de la « présence » d'un écrivain que l'état de sa bibliographie telle que maintenue en stock par les libraires.

J'aurais aimé voir Nathalie avant de partir, passer un moment avec elle, lui demander des nouvelles de ses amours.

Nous avons commencé à nous revoir de temps en temps. Lorsque je passe dans la capitale pour voir Gilles, je dors parfois chez elle. Nous ne sommes pas amants – mais le lien qui nous unit a fini, après toutes ces années, par devenir une forme d'amour. Que ses passions soient désormais exclusivement féminines ne change rien à cette évidence

Extrait de la publication

2

J'étais monté à Paris pour proposer à Gilles un projet de livre, destiné à sa collection Lunes d'Encre. À mesure que se rapprochait l'heure de notre rendez-vous, ma confiance en mon sujet et en l'approche choisie pour son traitement décroissait. Je serais bientôt intimement persuadé d'avoir pondu six chapitres à chier d'un synopsis de mongol. À chier : c'est une expression que Gilles n'hésite pas à employer. Le plus comique, c'est qu'il se trouve des gens pour penser (et écrire) que je suis bouffi d'autosatisfaction. Les cons. Il n'y a pas d'écrivain plus angoissé et moins sûr de son talent que je ne le suis.

Mon précédent roman aux Éditions Denoël, *La Cité entre les mondes*, est paru en janvier 2000. Il a reçu un accueil critique dans l'ensemble favorable. Le livre a bénéficié d'une trentaine d'articles, quelques-uns excellents, dans les supports les plus variés. Deux ou trois chroniqueurs spécialisés l'ont (bien entendu) boycotté – mais je sais que si les pages littéraires de certains quotidiens me sont fermées, c'est pour des raisons ayant peu à voir avec la littérature. Le silence du principal magazine littéraire, par contre, a été pour moi une déchirure – j'éprouve depuis longtemps une réelle admiration pour l'écrivain qui signe la chronique SF ; ses articles

sont aussi brillants que sa fiction, son avis m'aurait importé plus que tout autre.

Ce silence m'a brisé.

La Cité entre les mondes s'est vendu mollement – la disparition brutale de la collection Présence du Futur, dans laquelle ce roman a été publié, n'a pas arrangé mes affaires.

Et puis le livre arrivait sans doute un peu tard.

J'ai publié, sous diverses signatures, de nombreux ouvrages avant celui-là. Gilles est mon principal éditeur. Il a publié trois récits érotiques que j'ai écrits lors d'un long séjour à San Francisco, une douzaine de romans populaires mêlant polar et fantastique, et, plus récemment, une série de livres pour la jeunesse sous un pseudonyme encore plus invraisemblable que les précédents. Mon éditeur passe d'une maison d'édition à l'autre, avec une facilité déconcertante, au gré de ses humeurs et de ses envies – et peut-être en fonction de l'épuisement du cheptel féminin qu'il y découvre. Étant fidèle aux personnes bien plus qu'aux structures éditoriales, j'ai pris l'habitude de suivre Gilles, réorientant ma propre carrière littéraire, passant d'un genre à l'autre, utilisant sans cesse de nouveaux pseudonymes, créant au passage des alter ego aux biographies les plus farfelues ! Cela fait partie du Grand Jeu de l'Écriture – c'est-à-dire de la vie. Certains critiques n'ont jamais compris cette boulimie – comment se limiter à une seule vie ? À un seul personnage ? À une seule biographie ?

Ces dernières années, je suis devenu un « pro » de l'écriture – en même temps qu'un quasi-inconnu pour le grand public, au moins sous mon véritable nom. Le premier roman sur lequel je me suis vraiment investi, *L'Erreur de France*, a bénéficié d'un réel succès d'estime mais a été très mal diffusé. *La Cité entre les mondes*, bien qu'il soit, dans une certaine mesure, mon premier « vrai » roman chez un grand éditeur, n'a pas bénéficié de l'intérêt suscité, d'ordinaire, par tout premier roman – il lui manque aussi d'avoir été

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Paris, février 2002, Francis Valéry se rend aux éditions Denoël pour déjeuner avec son éditeur. À 11 h 57 une violente explosion dévaste la rue de Rennes. Écran noir. Coma.

Paris, février 2002, Jean-Hubert de la Thibaudière, auteur jeunesse sur le déclin, arrive aux éditions Steele & Rubinstein. Mauvaise nouvelle : ses ventes chutent, il est fortement prié de réorienter sa carrière.
De retour en Avignon, à la suite d'une rencontre avec un bouquiniste douteux, il comprend qu'il n'est pas un écrivain à part entière, mais le dernier en date des nombreux pseudonymes d'un seul et même auteur-mystère. Commence alors une quête métaphysique qui, suite à l'assassinat de son éditeur et de sa trop ambitieuse assistante, deviendra une véritable enquête policière.

Roman noir postmoderne, réflexion sur la création littéraire, autobiographie pour le moins approximative, *Le Talent assassiné* est un livre totalement inclassable qui en dit long sur les mœurs des éditeurs parisiens.

Francis Valéry, quarante-six ans, a reçu le prix Julia Verlanger de la Fondation de France pour *La Cité entre les mondes*, son précédent ouvrage aux éditions Denoël.

Illustration de couverture
Benjamin Carré

LUNES D'ENCRE
DENOËL

B 25178.1 11.02
ISBN 2.207.25178.0
18,50 €
Extrait de la publication

9 782207 251782